

La révolution érable

Nicolas Lévesque

Number 334, Spring 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98108ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, N. (2022). La révolution érable. *Liberté*, (334), 16–18.

La révolution érable

*Des fragments
libres et tendres
se passent
le relais pour
accompagner le
mouvement de
ce qui meurt et
de ce qui naît.
Des maillons
s'unissent pour
rendre visibles
nos chaînes
psychiques et
politiques.*

La figure du psy est fréquemment associée au calme, à la douceur, à l'empathie et à la passivité de l'écoute. Or, avec les années de pratique, il m'est apparu évident que je ne serais jamais devenu psy si ne couvait pas aussi en moi une colère souterraine, volcanique, qui nourrit une envie folle de changement. Pendant les deux dernières décennies, j'ai eu le privilège de pouvoir vivre, dans mon bureau, l'ébullition du monde une psyché à la fois. Mais une autre époque commence, le climat se réchauffe, la nature se déchaîne, l'ordre humain vacille. Ce soir j'ai l'âme à la révolution.

Je me sens parfois comme une maman ourse, qui aime le miel, les bleuets, le saumon et la sieste, mais qui devient une justicière enragée si vous mettez en danger les enfants, la nature, l'avenir. J'ai reconnu ce même tempérament, instantanément, chez Serge Bouchard, en l'écoutant, en le lisant. C'était tout naturel de retrouver dans ses écrits ce passage : « Que faire alors sinon libérer les forces de la colère du bienveillant, la pire de toutes les colères, puisqu'elle provient d'un cœur tranquille et généreux ? » Bien que je ne lui aie parlé à la radio qu'à deux reprises, j'ai eu chaque fois l'impression que nous partagions quelque chose d'indicible, malgré la différence d'âge, de parcours. Il n'est plus parmi nous, la forêt a repris son fils. Mais quand une branche se casse, une racine pousse.

J'aime imaginer que, comme Serge, j'ai réussi à sublimer une part de ma colère en devenant libre penseur, en transformant le temps linéaire en temps circulaire, les sciences humaines en essais littéraires. Notre mammoth laineux a été marqué dans sa préhistoire par un professeur qui disait : « Rejetez les écoles, les thèses parfaites, les solutions, les systèmes. » Il a pu, ainsi, devenir un anthropologue-poète : « Plutôt que de chercher la vérité du monde, j'ai poursuivi sa beauté. »

Récit de rêve. Un café avec Serge. Il est léger et rieur, mais sa voix du tonnerre gronde quand il est question de cette « société qui parle en chiffres et en acronymes, en néologismes bureaucratiques. [...] Dans ce face-à-face du soignant et du malade, chacun a un nom, un visage, une vie ». L'arpenteur des grands espaces est curieux de savoir comment j'accompagne les camionneuses et camionneurs de nos forêts intérieures. Il y a de l'infini au dehors, de l'infini au dedans – le Moi n'est qu'un poste frontalier entre deux mers d'épinettes noires.

Serge aura manqué la publication de *Mes forêts*, le plus récent recueil de poésie d'Hélène Dorion. Je lui fais la lecture : les forêts « sont la mise en terre de vagues immenses / et de mots que je ne reconnais pas ». Je lui montre ce

passage, souligné : « à travers des arbres seuls / comme des êtres occupés / à devenir leur forme singulière ». Je lui murmure, ému, que les prochains mots condensent tout le chemin d'une vie humaine : « J'avance parmi les herbes hautes / de l'absence ». Je partage avec lui la sainte colère de la douce et bienveillante : « il fait un temps / que le cœur ne déchiffre plus », « il fait un temps / à fermer les yeux », « il se fait tard / pour la nuit humaine ».

L'Homo sapiens a causé la perte de la moitié de la couverture forestière sur la tête maintenant presque chauve de notre planète. On dirait la tonsure d'un clerc, comme sur la vieille photo de mon père chez les dominicains. Dans *Splendeur au bois Beckett*, Étienne Beaulieu explique comment la théologie de l'*oculus* a fondé la ferveur occidentale de la déforestation, de la clairière, afin que « l'œil du ciel » échange directement avec l'humain sans brouillage, sans ombrage. On y reconnaît presque le fantôme fasciste de tout voir, de tout cerner et surveiller. Le faisceau de lumière de la tour d'une prison. Le microscope du biopouvoir. Le projecteur permanent de la société du spectacle sur les réseaux sociaux. Le trou de la serrure de la porte d'une chambre. La fonction « localiser » du téléphone intelligent. Il manque aujourd'hui de conifères et de feuillus pour nous mettre à l'ombre, pour filtrer nos polluants, tempérer la fièvre humaine de l'exploitation, protéger les chercheurs de temps perdu, célébrer les invisibles, se lever contre la coupe à blanc des espaces de pluralité, de mémoire et de sensibilité. Je ne peux plus regarder un crucifix sans y voir le sacrifice d'un arbre – écorché, cloué, ensanglanté. Je ne peux plus m'empêcher de penser que le génocide qui a eu lieu dans les pensionnats autochtones participe de la même erreur boréale, du même fantasme d'une planète resurfacée : on a rasé de la surface de la Terre ces enfants qui aimaient trop la forêt.

Récit de rêve. Serge et moi sommes dans l'étrange cafétéria de l'ancienne Maison de Radio-Canada, qui a rendu l'âme en même temps que lui. Il me parle de feu les Expos, du *swag* que les Dominicains Felipe et Pedro ont apporté au Québec, du stade devenu une urne funéraire. Je lui fais part de mes plus récentes rêveries au sujet de la différence entre la révolte et la révolution, cette dernière exigeant de prendre le pouvoir, de se substituer aux autorités en place et de changer en profondeur les institutions. Depuis la Révolution tranquille, il semble que seules des révoltes sont possibles : manifestations, opinions, indignations, dénonciations, désobéissances. Mais la possibilité de prendre le pouvoir paraît plus lointaine que jamais, presque une lubie. On peut même se demander, de manière un peu sombre, si les révoltes contemporaines (dans les pays riches) ne sont pas devenues inoffensives, ne présentant plus aucune menace révolutionnaire réelle, en plus d'être récupérées comme des éléments divertissants et colorés du Grand Spectacle. Greenpeace, carrés rouges, gilets jaunes – pixelisés.

Sur la scène québécoise, le confort est dans la nation distincte sans possibilité de prise de pouvoir, ce qui nourrit la popularité de la CAQ. On réserve le même sort aux nations autochtones, dont on célèbre la richesse des cultures pour ne pas dire qu'on les prive de réels moyens économiques et politiques de bâtir leur souveraineté. On les laisse de manière condescendante faire des révoltes – des crises, comme on le dit pour les enfants.

Le symbole ultime du Canada, la feuille d'érable rouge, est un cas de double appropriation culturelle trop énorme pour être dénoncé. Il s'agit précisément de la feuille de l'érable à sucre, dont l'eau est transformée en sirop par les peuples autochtones depuis des siècles ; le Québec est responsable de 95 % de la production canadienne. Le hockey mettra en scène toute l'absurdité et l'ampleur de l'aliénation des symboles : les « Canadiens » de Montréal affrontent les « Maple Leafs » de Toronto... qui ont,



par-dessus le marché, l'air de patiner avec un drapeau du Québec sur le dos.

Le printemps érable ne s'est pas transformé en révolution érable. Et la même question semble s'être déplacée dix ans plus tard sur l'avenir de Québec solidaire : comment ce parti, représenté par Gabriel Nadeau-Dubois, peut-il réussir à former le gouvernement, pour ensuite mettre en place des réformes sociales majeures ?

Les plus pessimistes stipuleraient que le réel pouvoir n'est, de toute manière, plus accessible, concentré entre les mains de quelques grandes fortunes intouchables, toutes-puissantes, masquées, virtuelles, internationales et tentaculaires, qui réussissent, par l'entremise de lobbys intimidants, à faire fléchir en coulisses les pouvoirs législatifs et politiques. Peut-on imaginer une révolution capable d'affronter, puis de soumettre ces empires financiers à un nouveau contrat social ? Ce soir j'ai l'âme à l'espoir. Et personne ne peut m'en empêcher. Qui sait si le mouvement ne commencera pas par des vagues de dénonciations des entreprises et des institutions toxiques, avant de déboucher sur un nouveau cadre légal et politique ? Enchaînements retrouvés, de la révolte à la révolution.

Au fil des séances, mes patients se révoltent contre des déterminismes

inconscients, des *patterns*, des patrons qui enferment leur vie dans des formes répétitives. Inévitablement, ils me demandent un jour comment faire pour passer de la prise de conscience au changement, de la plainte à l'action, de l'expérience de leur inconscient à sa transformation. Si Freud a comparé le Moi à un homme d'État, il suffit de faire un pas de plus pour entrevoir la clinique psychanalytique comme un coup d'État (psychique, politique). Il n'y aura pas de métamorphose durable de la psyché sans une transfiguration intérieure des rapports de pouvoir et des institutions du Moi. On comprend mieux la résistance sociale aux psychothérapies en profondeur et à long terme : cette résistance en effet reproduit en miroir le musellement de toute menace sérieuse de révolution. Il n'y a donc aucune surprise à voir la conscience ultracapitaliste se préoccuper des problèmes de santé mentale, de « ressources humaines » ; cela lui permet de les désamorcer, de les réduire à des déséquilibres neurochimiques, à des problèmes d'adaptation, de personnalité, de mieux effacer les violences que subissent les « clients », les « bénéficiaires ». La nouvelle empathie hypocrite nous donne le droit de vivre temporairement – comme des rhumes, des gripes, des « gastros » – des épisodes dépressifs, bipolaires ou anxieux, puisque c'est la meilleure manière de garder à long terme les gens bien à leur place, sous influence et sous emprise. Même le droit de vote et le débat dit démocratique ressemblent de plus en plus à une fausse consultation populaire, comme si on nous donnait la parole pour mieux nous faire sentir que nous n'avons aucun réel pouvoir. Cause toujours (pour la cause), mon lapin. Pendant que les puissants poursuivent leurs extractions et leurs esclavages en secret.

Il importe que la psychanalyse reconnaisse la part sociale des enjeux psychiques dans les cultures individualistes et la part intime des enjeux psychiques dans les cultures plus grégaires – car l'on peut vivre une grande peine d'amour, ne pas aimer son corps, être hanté par l'artiste refoulé dans le cœur de son père, même en temps de guerre ou sous la dictature.

Ces mots d'une de mes patientes flottent en moi : « Merci de nous laisser nous attacher à toi. » J'ai été sidéré par cette phrase qui parvenait à condenser toute la vérité que j'avais pris deux décennies à comprendre. Oui, c'est finalement aussi simple que cela : creuser dans son cœur le maximum d'espace habitable pour les autres. Ce que j'ai réussi à laisser advenir dans mon bureau, dans le privé, Serge l'a fait arriver dans l'espace public. Il avait compris que tout ce qui se transmet profondément passe par des figures d'attachement, de transfert.

Une patiente m'a raconté ce rêve dans lequel elle s'abandonne enfin à l'énorme câlin sécurisant qu'elle n'a jamais reçu de son père, qui dans le rêve se transforme en Serge Bouchard.

Au fil de l'accélération des changements climatiques, il deviendra évident qu'il n'est plus suffisant de s'indigner. Lorsque le théâtre prend feu, le jeu ne peut plus continuer comme si de rien n'était. Il en va de même avec le cadre en psychanalyse : si tout coule naturellement, il demeure invisible, mais lorsque l'aire de jeu est menacée, l'analyste doit sortir de son attention flottante pour réparer le cadre ou le réinventer, afin de fonder à nouveau la marge de manœuvre.

Les révolutions ne sont pas des choses du passé. Nous vivons en plein dedans. Peu importe comment on la nomme, notre époque capitaliste, néolibérale, financiarisée, numérique est révolutionnaire. Elle n'a jamais été révoltée, indignée, elle a tout simplement pris le pouvoir en cachette, morceau par morceau ; elle a pris progressivement possession des appareils étatiques, qui sont dorénavant des machines comme d'autres au service d'une nouvelle armée sans costumes. La culture est désormais surtout une industrie, la santé une usine et l'éducation une gare de triage. On ne pourra renverser une révolution que par une autre révolution, pas seulement par nos cris de résistance que dévore la machine à divertir. Ce texte subira le même sort, il passera dans la grande déchiqueteuse qui transforme tout en confettis, pour les condamnés de la fête mondiale du *Black Friday*. La contre-culture est

récupérée comme un divertissement qui vient conforter une certitude : il n'y aura pas de révolution. Les puissants peuvent se préparer un autre bol de pop-corn.

*Mieux vaudrait
cesser de dire que
nous vivons dans le
capitalisme comme
dans une jungle. Le
monde d'aujourd'hui
est archi-humain,
technologique,
hyperstructuré, conçu
avec la ruse perverse
qui caractérise notre
époque.*

Il est devenu coutume de parler du néolibéralisme à la manière d'un effondrement de la structure sociale, de l'hyperfluidité causée par la perte des limites, des frontières et des identités, voire d'une sorte de Far West où tout est permis, comme s'il s'agissait d'une régression à un état primitif, plus « animal ». On aime nourrir ce bestiaire du vice en parlant des requins de la finance, par exemple. J'ai toujours adhéré à ce récit sans trop me poser de questions. Mais ce soir j'ai l'âme à-la-tendresse-à-la-révolution, et j'ose me demander si nous n'aurions pas avantage à penser autrement ce qui nous est arrivé. Serge refusait d'ailleurs de parler de capitalisme « sauvage », parce que c'était une insulte à l'endroit de la nature. Le nazisme n'était pas qu'une régression à une sorte de bestialité primaire ; il était organisé, délimité, rationalisé, raffiné, éduqué. N'est-il pas tout aussi vrai que ce que l'on imagine comme la meute de loups

de Wall Street est au contraire très humaine, trop humaine ? Mieux vaudrait cesser de dire que nous vivons dans le capitalisme comme dans une jungle. Le monde d'aujourd'hui est archi-humain, technologique, hyperstructuré, conçu avec la ruse perverse qui caractérise notre espèce. La bureaucratie n'a jamais été aussi lourde, opaque et immobile, croulant sous les couches sans fin de procédures. L'État n'a pas disparu ni réellement rétréci ; il a été colonisé, puis détourné vers l'État des entreprises. Depuis des siècles, les puissants ne règnent pas par la loi du plus fort dans des combats qui mimeraient les forces de la nature, mais bien par une domination financière et technique, avec des artefacts et des armes toujours plus sophistiqués, toujours à plus longue portée : de la pierre à l'épée à la sarbacane à la lance à la catapulte au fusil au canon aux navires aux avions à la bombe aux paradis fiscaux à l'attaque chimique, culturelle, virale, fiscale, informatique. Difficile à digérer pour notre ego : ce que nous vivons n'est pas une anomalie (animalière), c'est en pleine continuité avec l'histoire humaine. L'homme est un homme pour le loup.

Un café imaginaire avec Serge sur la place Émilie-Gamelin, dix ans après le printemps érable ; il prend la forme de la brume qui danse sur les lacs et me chuchote : « Jeune, j'avais peur de parler en public et je suis devenu un parleur compulsif professionnel. J'avais peur des rondelles et j'ai été gardien de but. J'ai toujours eu peur de la page blanche et je suis devenu écrivain. J'ai eu peur de la vie et j'ai beaucoup vécu. » Un de ces jours, sur la même place qui se bercera aux aurores dans un doux brouillard, une étudiante québécoise arabo-descendante offrira des clopes à nos deux spectres et nous racontera le saut quantique : « Nous avons eu peur de prendre le pouvoir et, un jour, nous l'avons pris. » ●